

Les historiens ont longuement débattu des causes de cette fermeture au monde, mais il est clair qu'elle eut l'avantage, pour les Japonais, de se concentrer sur l'apprentissage de l'alphabet latin appliqué à une seule langue, le hollandais, parlé par un peuple qui privilégiait le commerce et la comptabilité aux guerres de religion.

De nouvelles formes d'écriture apparurent alors : *tsoe* pour [tsu] (*tçu* dans le *Livre des saints*), *tsijo* pour [t o] et *su* pour [u] (ici l'écriture phonétique est donnée entre crochets). L'expérience prouva que les Hollandais avaient un emploi des lettres aussi incohérent que les autres Européens (parfois, en ne suivant même pas les règles de leur propre langue). Le mot japonais signifiant «homme», que l'on prononce [çito] ([ç] représente le *ch* palatal, [i] le *i* bref, et [o] le *o* ouvert, comme dans «donner»)

fut écrit de trois façons différentes : *fito*, *hito* et *sto*.

Métaécritures

Les Japonais conclurent alors que l'écriture alphabétique d'un texte ne déterminait pas sa prononciation de manière univoque ou, du moins, que cette détermination nécessitait des compléments, comme dans leur propre langue. Ils jugèrent qu'ils devraient résoudre le problème de l'écriture alphabétique par l'emploi d'une métaécriture, c'est-à-dire un système de signes permettant de compléter ou de commenter une autre écriture, dite écriture objet. Ainsi nous avons vu que le kana est la métaécriture du kanji, depuis le X^e siècle. De même, le kana servit (il sert encore) de métaécriture des mots étrangers.

Lorsque l'on utilise une métaécriture, on effectue une conversion vers

un système de références conformément à un système descriptif. Une illustration claire de cette application est donnée dans l'ouvrage intitulé *Oranda moji ryakko* (soit «Observations sur les signes néerlandais» : le mot *oranda* dérive du mot «hollandais»), écrit en 1746 par Aoki Konyo (1698-1769). Ce dernier était un lettré qui se consacra à l'étude du néerlandais (conformément à l'usage japonais, le nom Aoki, s'écrit devant le prénom, Konyo). Son étude systématique de l'alphabet néerlandais est une des premières de celles qui furent réalisées par les Japonais. Aoki nomma les lettres latines *oranda moji*, «signes hollandais», nom qu'elles conserveront pendant plus d'un siècle. Son ouvrage commençait par un inventaire. Il observait que les lettres ont trois aspects différents, nommés *trekletter*, *merkletter* et *drukletter* (minuscules, majuscules et caractères gothiques).

Le poème I-ro-ha

Le marchand florentin Francesco Carletti, qui arriva au Japon en 1597, laissa une description des «hiéroglyphes» et des «trois ou quatre types d'alphabets» utilisés par les Japonais. Sa chronique de voyage intitulée *Ragionamenti del mio viaggio intorno al mondo* («Chronique de mon voyage autour du monde») énumère les signes kana sous la forme traditionnelle d'un poème. Carletti élaborait également une liste de signes, qu'il perdit et dont il ne conserva qu'une transcription (à droite). Le poème *I-ro-ha*, daterait du ix^e siècle et se fonderait sur un passage du *Sutra du Nirvana*, un texte sacré du bouddhisme. Il est intéressant de constater que les débuts de l'écriture phonétique apparurent au Japon en même temps que le bouddhisme. L'ordre de classification du kana dans des dictionnaires et dans d'autres œuvres met en lumière ses origines tirées de l'alphabet indien. Le poème *I-ro-ha* comporte les syllabes suivantes (en transcription actuelle):

I ro ha ni ho he to
chi ri nu ru wo
wa ka yo ta re so
tsu ne na ra mu
u wi no o ku ya ma
ke fu ko e te
a sa ki yu me mi shi
we hi mo se su

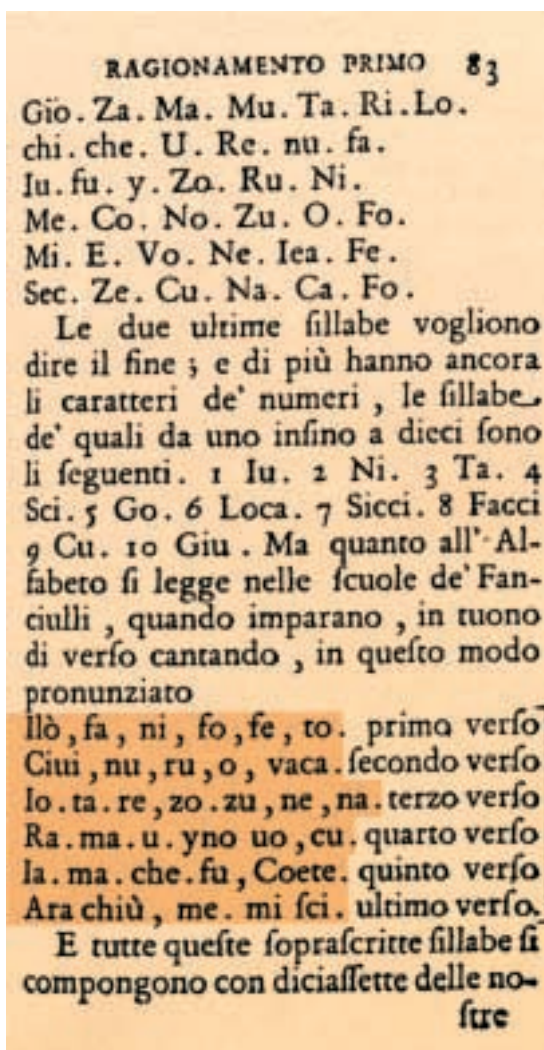
Regroupement en mots :

iro wa nioedo
chirinuru wo
waga yo tare zo
tsune naramu
ui no okuyama
kyo koete
asaki yume miji
ei mo sezu

Traduction :

Les fleurs multicolores resplendissantes se sont fanées.
Est-il rien d'éternel
En ce monde ?
Dépassées déjà les limites du monde éphémère
Je ne me livrerai plus à aucun songe frivole
Ni à l'ivresse.

Carletti, qui ne dominait pas le japonais, nota le poème en transcrivant les sons japonais à l'aide de l'orthographe italienne. Il ne put séparer les syllabes ni les regrouper en mots ; sa transcription est intermédiaire entre les deux solutions. En plusieurs occasions, son oreille l'a gravement trompé (surtout dans le dernier vers).



Aoki étudia le problème des groupes de lettres qui forment un tout, pour lesquels se pose clairement le problème de la représentation de la langue néerlandaise par sa propre écriture : les règles de prononciation des syllabes ne peuvent se transposer mécaniquement aux mots, puisqu'il existe des incohérences entre la liste des syllabes et celle des mots. Par exemple, Aoki divise le mot *schaep* (en néerlandais moderne *schaap*), «mouton» comme *s-cha-e-p*, ce qui, transcrit en métaécriture, devient *shi-ka-pu*. En revanche, il transcrit *su-ka-a* le groupe de lettres néerlandais *scha*, sans pouvoir expliquer pourquoi *scha* devant *-e* ne constitue pas une unité. Sa description de la prononciation du mot *schaep* n'est pas complètement erronée, car la séparation du *s* et l'union de *cha* et de *e* dans une syllabe écrite correspond bien à la prononciation du néerlandais de l'époque. Néanmoins, il ne résout pas le problème de la correspondance entre les lettres et les phonèmes, ou éléments sonores du langage.

Comme Aoki, il élaborait une table syllabique.

Toutefois, il dépassa son prédécesseur en montrant comment écrire des textes japonais simples avec des caractères néerlandais. Il prit pour exemple la chanson de Yamato qui s'utilisait très souvent, à l'époque, pour l'apprentissage du kana. Comme pour l'écriture kana, Maeno regroupa les caractères alphabétiques en syllabes et non en mots.

Il était convaincu que la compréhension impose une analyse ; avec Sugita Gempaku et d'autres philologues, il fut l'un des premiers Japonais à assister à une autopsie. Pour ces études, les médecins hollandais utilisaient les *Ontleedkundige Tafelen*, une traduction des *Anatomischen Tafeln* («Tables d'anatomie») de l'Allemand Johann Adam Kulmus (1689-1745). Maeno et ses collègues furent si impressionnés par la précision des descriptions qu'ils traduisirent cette œuvre en japonais.

Ainsi l'accès des Japonais à la science occidentale s'effectua principalement au travers de la médecine.

L'art de l'autopsie devint un modèle d'activité scientifique, et la communauté hollandaise de Nagasaki devint la principale source d'informations. *Rangaku*, «savoir hollandais», fut le terme par lequel les Japonais désignèrent la science jusqu'à la fin de la politique d'isolement, le néerlandais étant la langue de la science, qui concurrença ainsi le chinois classique, langue traditionnelle du savoir. Celui qui souhaitait découvrir la science moderne devait apprendre le néerlandais et maîtriser l'écriture latine.

Maeno donna un autre exemple de transcription, avec le poème *I-ro-ha* (voir la figure 7, à droite) ; il établit ainsi les bases du système utilisé au Japon... jusqu'à ce que le néerlandais perde sa suprématie, dès l'ouverture du Japon au monde occidental.

Les caractères romains

Lorsque les canonnières américaines mirent un terme à 250 années d'isolement et que le Japon noua subite-

ment des relations avec les Américains et les Européens de divers pays, au milieu du XIX^e siècle, les Japonais comprirent que le néerlandais était une langue mineure ; les signes écrits utilisés par les Hollandais n'étaient pas leur apanage, mais appartenaient à la culture de tous les pays occidentaux. Apprenant que ces signes dataient de la civilisation romaine, les Japonais voulurent leur rendre leur nom correct : ils abandonnèrent le nom *oranda moji* pour *romaji*, «signes romains».

Ce fut alors une renaissance intellectuelle pour le pays. Afin de découvrir le savoir occidental, les Japonais traduisirent les livres occidentaux de tous les domaines scientifiques et techniques. La littérature chinoise, qui avait semblé contenir l'ensemble du savoir pendant des siècles, fut jugée dépassée, et son écriture parut être un obstacle au développement.

Quelques groupes intellectuels cherchèrent alors à favoriser l'adoption de l'écriture alphabétique latine.



5. ENTRE 1640 ET 1854, le Japon s'isola du reste du monde occidental, n'ayant de relations avec lui que par la colonie commerciale hollandaise Dejima, une île artificielle de 800 mètres carrés, construite initialement pour les Portugais, en face de la ville portuaire de Nagasaki. L'image supérieure fait partie d'un paravent peint au milieu du XVII^e siècle. Le détail de droite date de 1842. Les contacts des quelques habitants de l'île avec le reste du Japon étaient strictement réglementés et contrôlés. Les membres de la Compagnie des Indes occidentales avaient le rang de représentants de leur gouvernement, mais leur appartenance à la confrérie des commerçants les plaçait socialement au-dessous des samouraïs, des agriculteurs et des artisans, selon l'idéologie confucéenne.



Ainsi, en 1869, Nanbu Yoshikazu publia un traité intitulé *Shukokugo ron* («Pour l'amélioration de la langue nationale»); il fut soutenu par plusieurs intellectuels influents, tels le philosophe Nishi Amane et le philologue Otsuki Fumihiko.

Au début de l'ère Meiji (1868-1911), intellectuels et autorités envisagèrent une réforme de l'écriture, avec un remplacement de l'écriture chinoise par l'écriture kana et par l'écriture latine. Certains partisans de l'écriture alphabétique fondèrent la *Romaji kai* («Société pour l'écriture latine») en 1885, et publièrent le premier numéro de leur revue *Romaji zasshi*, cette même année. Le premier chantier de ce groupe fut la systématisation de l'écriture latine : comme les lettres de l'alphabet s'adaptaient à des langues variées, pourquoi ne pas élaborer une adaptation aux exigences du japonais ?

Le système vocalique du japonais est simple, ce qui facilitait l'adoption d'un modèle européen, dont le plus pur était l'italien. Les voyelles de tous les signes kana sont brèves et se prononcent en majorité comme les voyelles espagnoles brèves correspondantes. Les voyelles longues suivent les règles de la phonologie japonaise, deux morphèmes s'écrivant sous la forme de deux kana, que l'on peut transcrire comme *aa*, *ei*, *ii*, *oo* et *uu*.

Pour l'écriture des consonnes, les philologues de la *Romaji kai* s'inspirèrent plutôt de l'orthographe anglaise, représentant le son [i] par *shi*, le son [t i] par *chi* et le son [t a] par *cha*. Le missionnaire américain James Curtis Hepburn (1815-1911) utilisa ce système de la *Romaji kai* pour la troisième édition de son dictionnaire japonais-anglais de 1886, de sorte que le système fut ensuite connu sous le nom de système Hepburn.

Le géophysicien Tanakadate Aikitsu (1856-1952) avait proposé en 1881 un système différent, qui utilisait le *goju onzu* («Table des 50 sons»), une table de correspondance linguistique fondée sur les syllabes simples du système kana. Dans ce système, nommé *nipponshiki* («méthode japonaise»), [i] s'écrivait *shi*, [t i] s'écrivait *ti* et [t a], *tya*.

Les systèmes Hepburn et *nipponshiki* ont des principes opposés : le premier essaie d'optimiser la transcription conformément aux règles de l'anglais,

tandis que le second cherche une cohérence interne, fondée sur les règles de la phonétique. Malgré la dissolution de la *Romaji kai* en 1892, les deux systèmes eurent leurs partisans et furent utilisés pendant une période au cours de laquelle l'adoption des coutumes occidentales fut âprement critiquée. Les autorités, notamment, ne choisirent aucun des deux systèmes, ni aucun système intermédiaire.

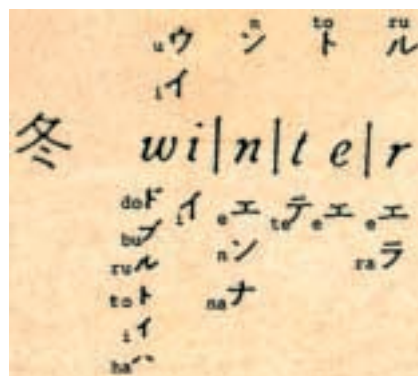
Il fallut attendre 1930 pour qu'une commission nommée par le ministère japonais de l'Éducation établisse des directives de représentation de la langue japonaise en caractères alphabétiques. La commission rendit son rapport en 1937, prônant un système plus proche du *nipponshiki* que du système Hepburn. Après un accord du gouvernement, ce système fut proposé sous le nom de *kunreishiki* (*romaji tsuzurikata*), «écriture latine officielle». Les différences entre les trois systèmes sont minimales (voir la figure 9).

La question de la substitution de l'écriture japonaise, simplifiée en 1948, ne fut alors plus abordée, bien que de nombreuses associations se soient fondées pour défendre cet objectif. Les partisans de la *yokomoji*, «les signes horizontaux», ainsi nommés en raison de la direction horizontale de l'écriture latine, ne retrouvèrent de soutien qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale,

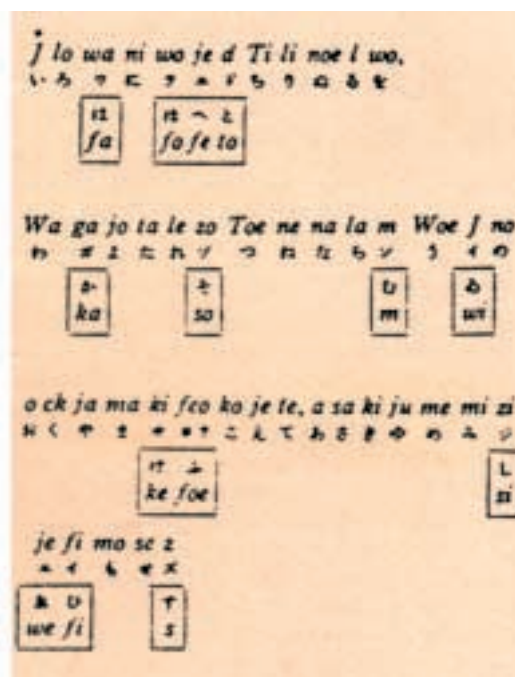
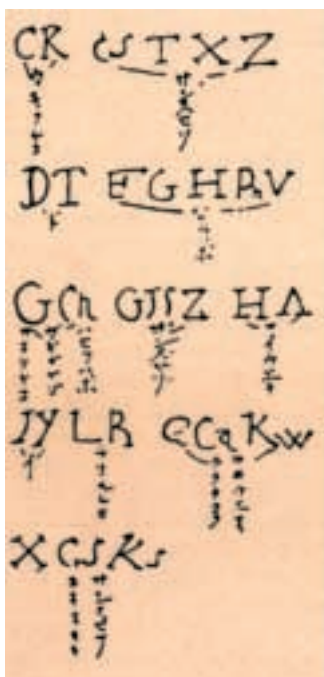
quand les Américains s'employèrent à promouvoir une réforme qu'ils jugeaient utile à la démocratisation du pays. Le conservatisme de la société japonaise fit échouer leur projet, mais l'occupation américaine fit entrer l'écriture alphabétique dans la vie quotidienne du Japon.

L'alphabet dans l'écriture actuelle

En 1954, le gouvernement japonais recommanda officiellement l'utilisation de l'écriture latine officielle pour



6. LE MOT JAPONAIS FUYU, «hiver» et son équivalent néerlandais *Winter*, avec sa prononciation (en haut) et le nom de ses lettres (en bas). L'exemple provient du texte *Oranda moji ryakko*, d'Aori Konyo, publié en 1746. La prononciation des signes kana fut intégrée ultérieurement. Le nom néerlandais de la lettre *w* est *dubbel-ve* ; *ve* est transcrit par [i-ha].



7. MAENO RYOTAKU disposa les lettres de l'alphabet latin selon les syllabes du système kana de sons proches (à gauche) dans son étude *Oranda yakubun ryaku* de 1771. À droite, on a indiqué sa transcription du poème traditionnel *I-ro-ha*.